

# Denis de Rougemont, ce «naïf» européen

L'écrivain suisse décédé en 1985 croyait en l'Europe et en avait anticipé les maux actuels. Son insistance sur les racines culturelles du continent reste d'une criante actualité, explique le professeur Dusan Sidjanski, qui fut son plus proche collaborateur

Par Richard Werly

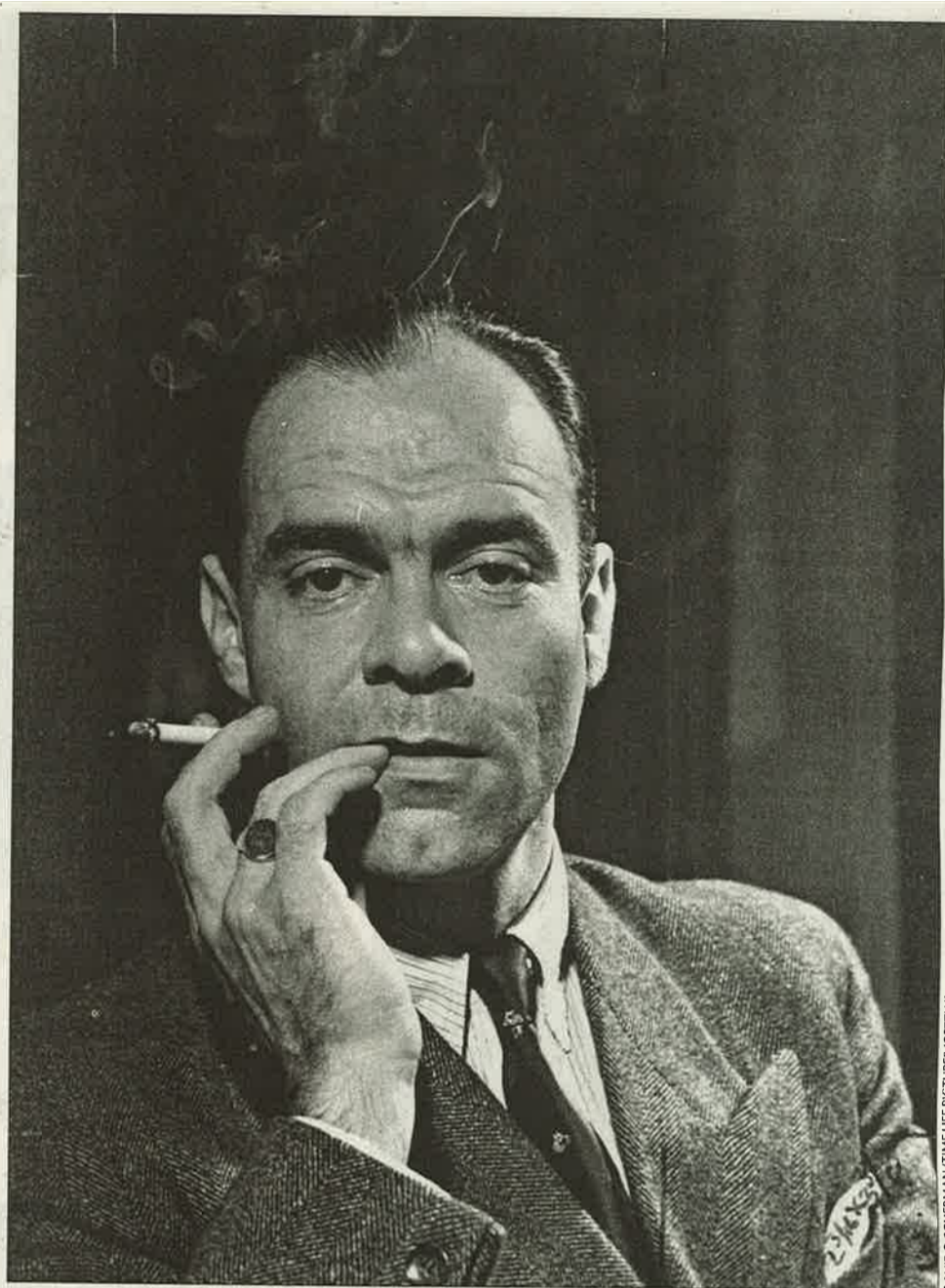
La couleur, sur la photo, s'est un peu estompée. Mais le cliché trône toujours, en forme de défi, sur le bureau de Dusan Sidjanski. C'était en 1976. Le professeur genevois, connu des lecteurs du *Temps* pour ses chroniques sur l'avenir de l'Europe, fêtait ses 50 ans. Juste à côté de lui, physique râblé et visage plus massif, Denis de Rougemont tient d'une main un verre, de l'autre une cigarette.

Une autre époque. Celle où, dans une villa Moynier alors dédiée au Centre européen de la culture fondé par l'écrivain en 1948, la Genève intellectuelle et académique vibrait de ses appels à un

fédéralisme européen repensé, incarné entre autres par la création d'un «Sénat des régions». Un fédéralisme nourri, non par les nécessités économiques et budgétaires comme c'est le cas aujourd'hui, à la veille des élections européennes qui s'achèveront ce dimanche, mais par une nécessité culturelle: «Denis a toujours mis la culture au centre du projet européen», explique Dusan Sidjanski dans les locaux du centre désormais situé sur les hauteurs de Malagnou, avant de s'envoler pour Bruxelles où il conseille toujours le président sortant de la Commission, José Manuel Barroso. «Une culture qui,

pour lui, recouvrait l'ensemble des disciplines humaines, y compris la science et la technologie.»

La Suisse, plus que jamais à la recherche d'une bonne formule pour s'arrimer à l'Union européenne sans en être membre, semble pourtant avoir un peu oublié l'héritage académique de l'écrivain né dans le Val-de-Travers en 1906. Tout comme l'Université de Genève, où l'Institut d'études européennes créé par de Rougemont a depuis peu disparu au sein d'une nouvelle entité, en charge des «Global Studies». Seule demeure une fondation, pour organiser rencontres et colloques. En bretteur européen avisé, Dusan Si-



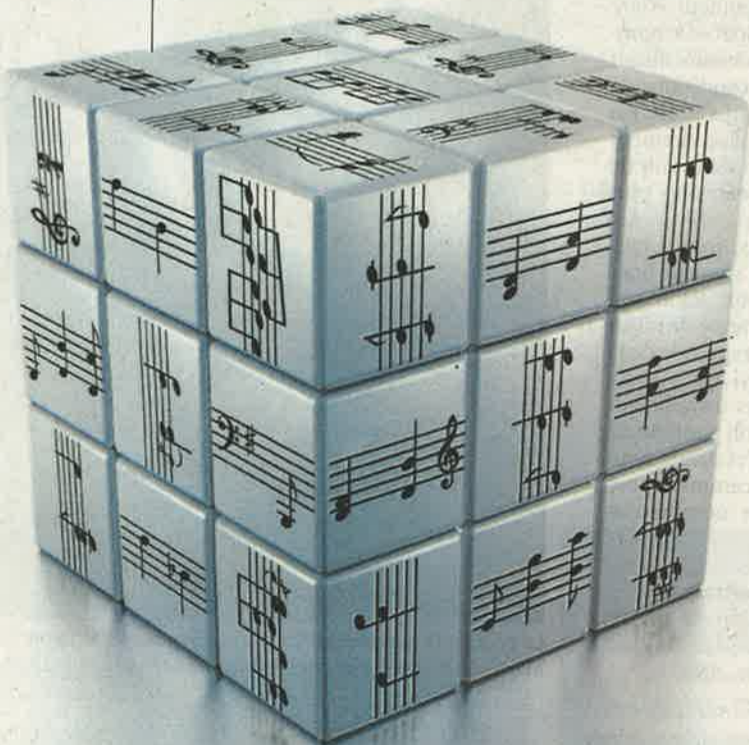
Denis de Rougemont (1906-1985) faisait l'éloge de l'Europe de la culture et du «grand dialogue entre les esprits du passé et du présent, par-dessus les frontières».

DAVID E. SCHERMAN/TIME LIFE PICTURES/GETTY IMAGES

14 SAISON 15

OCL ORCHESTRE DE CHAMBRE DE LAUSANNE

À VOUS DE JOUER!



WWW.OCL.CH  
Billetterie de l'OCL  
Rue Saint-Laurent 19  
1003 Lausanne  
Lu-ve 9h00-13h00  
021 345 00 25

ticketcorner.ch

djanski nous tend une lettre de l'actuel recteur de l'Université, Jean-Dominique Vassalli, dans laquelle ce dernier réitère la volonté de son institution de rendre hommage à l'auteur de *L'Amour et l'Occident* (1939). Elle est datée d'avril dernier. Dont acte.

Quid, en revanche, de Bruxelles où le débat sur une nouvelle «narration européenne» bat pourtant son plein, depuis que la crise financière et son impact social ont ouvert la boîte de Pandore des souverainistes et des nationalistes? Pourquoi Denis de Rougemont, acteur de premier plan lors du Congrès européen de La Haye en 1948, y est-il si peu cité, y compris au Collège européen de Bruges? «Sa pensée a été occultée car elle n'est pas institutionnelle, estime Dusan Sidjanski. Sa part d'Europe était celle du rêve. Il avait bien plus d'atomes crochus avec Robert Schuman [l'artisan du rapprochement franco-allemand]

De Rougemont est un intellectuel libre, affairé à transgresser les frontières

qu'avec Jean Monnet, dont l'obsession économique et pragmatique le lassait. Monnet était l'homme d'une méthode. De Rougemont était un homme d'intuitions.»

L'intéressé ne démentait d'ailleurs pas. Il revendiquait sa part de dilettantisme intellectuel. Sa «naïveté» aussi. D'autant plus qu'en cette période d'intégration européenne naissante, tout juste sortie du maelström de la Seconde Guerre mondiale, la moitié occidentale du continent ne demandait qu'à rêver. Avec succès international à l'appui. En 1955, l'ouvrage collectif qu'il dirige, *L'Europe s'inscrit dans les faits*, est tiré à 80 000 exemplaires et traduit en sept langues. Un best-seller européen «made in Genève».

On s'imagine mal, aujourd'hui, un personnage comme Denis de Rougemont. Parce que l'histoire façonne des hommes et des intel-

lectuels différents selon les époques. Le Jurassien de Rougemont, est un écrivain helvétique francophone de son temps. Sa plume grandit à Paris, dans les années 1930, en côtoyant les fondateurs de la revue *Esprit*. Sa conscience politique se forge à l'aube des années 40, lorsque, mobilisé dans l'armée suisse comme officier, il contribue à créer la Ligue du Gothard, anti-hitlérienne. Le maître de l'Allemagne nazie s'en indigna. Berne fait profil bas et envoie de Rougemont aux Etats-Unis, où il rejoindra vite, après un détour en Argentine, l'équipe de la Voix de l'Amérique.

L'Europe, prise d'abord dans le brasier de la barbarie nazie, puis dans l'étau soviétique, ne va pas de soi. Elle se réveillera de ses cendres à partir de 1947-1948, à ce grand Congrès européen de La Haye. Denis de Rougemont, présent, y plaidera avec force pour ses deux notions fétiches: la citoyenneté et la culture européennes. Il en revient adoubié par ses pairs, mais déçu. Dans un continent porté à bout de bras par le plan Marshall, Monnet et ses projets d'intégration économiques ont déjà pris la main.

De Rougemont séduit car il est un intellectuel libre. Il diffère car il entend défricher une voie culturelle que les décideurs négligent, parce qu'elle impose de surmonter les clichés et les caricatures. Depuis sa table de travail à son domicile de Ferney, entre Jura et Alpes, l'écrivain suisse plaide, dans une superbe langue française, pour une Europe réelle, dont il couche à la plume sur le papier le nom des peuples: Albanais, Allemands de l'Est, Autrichiens, Baltiques, Belges, Chypriotes, Danois, Hollandais, Islandais... Il vise et voit large. Un point d'exclamation après chaque nationalité. Beau-frère du conseiller fédéral Max Petitpierre, il se tient à l'écart de la politique. Affairé à transgresser les frontières en misant sur les valeurs et l'esprit européen communs.

Mais celui qui transgresse court le risque d'être marginalisé: «Il faut se souvenir qu'au sortir de la guerre, presque tous les intellectuels étaient contre l'Europe», se souvient Dusan Sid-

janski, qui, lui-même, quitta la Yougoslavie au début de la guerre et ne rentra pas sous Tito. «L'influence communiste était omniprésente. La propagande soviétique déferlait sur les universités.»

Dusan Sidjanski aime raconter sa première rencontre avec Denis de Rougemont, en 1954. A Ferney, ce dernier vivait dans les communs du château de Voltaire. En tranquille dissidence. Il y réfléchissait alors à un centre européen mêlant techniques de pointe

Pour l'écrivain, Genève avait vocation à devenir un district fédéral européen

et culture, l'ancêtre du CERN actuel: «Denis était persuadé que Genève avait vocation à devenir le futur district fédéral européen.» La donne a bien changé. Mais la figure tutélaire de l'écrivain demeure. José Manuel Barroso, ancien étudiant de Denis de Rougemont au bord du Léman, pourrait lui consacrer un enseignement s'il accepte, comme cela lui a été proposé, de devenir professeur associé à l'Université de Genève après avoir quitté Bruxelles et les institutions communautaires.

«Peut-être que l'Europe a davantage besoin de gens comme nous? s'interrogeait à Athènes, en 2012, le philosophe grec Stelios Ramfos, furieux de l'incompréhension culturelle des eurocrates. Juste remarque. L'intégration européenne a bien besoin du souffle de l'esprit pour sortir du tunnel des chiffres. «Il est un reproche auquel je compte ne pas échapper: celui de la naïveté», écrivait en 1972 Denis de Rougemont dans *Les Méfaits de l'instruction publique* (Ed. Eureka, Lausanne). Et de définir ainsi le «naïf»: «Individu qui soutient des idées qui ne rapportent rien.»

A lire: **Denis de Rougemont, l'Européen**, Centre européen de la culture/Fondation Martin Bodmer, 2006.